

Du neuf sur la perversion ! - 6 décembre 2014

JULIE MAZALEIGUE-LABASTE

Le sexe, le mal, l'amour

Sur *Pervers, analyse d'un concept*, suivi de *Sade à Rome*, par Pierre-Henri Castel

Version de travail. Ne pas citer sans autorisation de l'auteur

Trois approches de la perversion, ou pour être plus précise du problème de la perversion, se confrontent aujourd'hui. Celle de Franco de Masi, psychanalytique, la mienne, épistémologique et historique, et celle de Pierre-Henri Castel à laquelle je vais m'atteler, qui est philosophique, et plus précisément une approche de philosophie morale. Toutes trois se retrouvent sur un point, au delà de leurs divergences de méthode et de conclusions : si problème de la perversion il y a, ce n'est pas le problème de la sexualité, c'est celui du mal. Autrement dit, si paradoxal et contre intuitif que cela puisse nous paraître, à nous, aujourd'hui, abreuvés de psychanalyse (j'emploie volontairement ce terme en référence à Robert Castel) et de vulgate psycho-sexologique, la question philosophique, psychanalytique, anthropologique posée par la perversion n'est pas, et n'a jamais été, que notre sexualité puisse être déviée. Mais le travail de Pierre-Henri Castel est de loin le plus radical dans ses méthodes comme ses conclusions.

Et si la rencontre d'aujourd'hui est en principe une dispute, je conserve les éléments du débat pour les questions, car je me dois de commencer par un hommage et de souligner en guise de préalable à quel point m'a été passionnante et éclairante la lecture de ces deux essais, absolument complémentaires dans la forme comme le fond - j'y reviendrai. Il s'agit d'un grand texte de philosophie morale, dont les enjeux dépassent pourtant largement ce domaine puisqu'ils touchent autant à la clinique qu'à la politique et à l'anthropologie. Si clairement soient-ils écrits, il est évident que leur pleine compréhension est complexe, puisqu'ils mobilisent tout à la fois les méthodes et les concepts de la philosophie du langage et (sur certains points) de la logique, de la philosophie de l'action et de la philosophie morale contemporaine, de l'anthropologie, ainsi que l'histoire de la philosophie et l'érudition mises au service d'une réflexion éthique. Du lecteur, ils exigent un plein engagement. Mais cette complexité, une fois accepté cet engagement, n'est nullement un obstacle au propos et aux arguments que soutient Pierre-Henri Castel, bien au contraire. Elle est ce qui octroie au propos sa force et sa puissance, car elle est au service d'une complète rigueur dans le traitement des questions que pose la perversion. Et si ce n'est pas une oeuvre facile, c'est que les moyens rationnels qu'elle mobilise expriment un refus de principe : celui de sombrer dans les facilités au sujet de la perversion auxquelles nous sommes hélas habitués, que ce soit en éthique, en psychopathologie, en psychanalyse, ou sur Sade.

Radicalité donc, que je résumerai en quatre points :

(1) Le premier concerne les implications de la méthode privilégiée par Pierre-Henri, qui propulse au centre de l'analyse de son premier essai la *logique* de la perversion. Cette dernière ne peut être appréhendée que par la mobilisation d'une méthode spécifique, l'analyse du langage ordinaire, c'est à dire la manière dont nous, locuteurs, employons les mots « pervers » et « perversion » pour produire des énoncés qui ont une valeur de vérité (ils peuvent être vrais ou faux). Il faut insister sur l'originalité et la pertinence de ce choix méthodologique qui peut paraître au premier abord surprenant, en particulier pour un lecteur non familiarisé avec l'analyse logico-grammaticale et pour

traiter un objet que l'on aurait tendance, par habitude et tradition intellectuelles, à traiter comme un objet de nature psychologique (au sens très général de ce terme) ou comme un problème socio-politique. Car, en prenant le contre-pied de toutes nos manières habituelles d'envisager la perversion, l'approche privilégiée par Pierre-Henri Castel a vocation à faire table rase des préconceptions qui nous encombrant sur le sujet et à littéralement, dégonfler la baudruche perverse et les problèmes qu'elle pose, qui sont à première vue si complexes et énormes qu'ils peuvent en paralyser la réflexion (comme le rappelle l'auteur, on parle plus techniquement de méthode déflationniste).

Faut-il le rappeler, le concept de perversion engage la morale ordinaire, les théories psychologiques, les interactions sociales du public à l'intime (pensons à la place qu'a prise aujourd'hui le très bizarre concept de « perversion narcissique » dans la vie professionnelle et amoureuse des français), mais, et c'est plus grave, l'exercice de la justice : violeurs, tueurs, pédophiles, ces sujets d'Assises dont le destin pénal est scellé, et pour longtemps, s'ils se voient appliqués le prédicat « pervers » dans le cadre des expertises. Ne mentionnons même pas l'imaginaire social et moral charrié par le simple emploi du terme « perversion », et la fascination mâtinée d'horreur qu'exerce la figure du pervers sur tout un chacun, savant y compris. En partant du langage ordinaire et non des discours savants (psychologiques ou criminologiques) comme j'ai pu le faire dans mon propre essai, ni de l'imaginaire social et moral et des questions politiques, Pierre-Henri Castel s'est donné les moyens de réviser radicalement notre appréhension de la perversion, et plus largement, du Mal. Et, si cette approche conceptuelle est, comme le souligne l'auteur, aride - c'est aussi une difficulté pour le lecteur - c'est justement cette aridité qui fait sa vertu, puisqu'elle rend possible tout à la fois l'analyse rationnelle du Mal et les conclusions radicales auxquelles l'essai parvient.

Car partir du langage ordinaire, c'est d'emblée contourner la « perversion » pour lui substituer un autre objet - c'est la première surprise : l'usage commun que nous faisons du terme « pervers », et non comme un substantif, mais bien un adjectif - non pas d'abord « il est pervers », mais « c'est pervers », ce qui signifie « c'est pire que mal » (lorsque nous disons « c'est pervers », nous désignons des actions dont il n'est ni suffisant ni satisfaisant de dire qu'elles sont « méchantes », « mauvaises » ou même « barbares ». Dire « c'est pervers », c'est donc bien dire que c'est « pire que mal »). Et cette première opération conceptuelle contient déjà en germe toutes les autres, puisqu'elle revient à désubstantialiser d'emblée la perversion, c'est-à-dire à ne pas la traiter comme une « chose » ou une qualité intrinsèque (une disposition) de certains individus. Dans cette opération, Pierre-Henri Castel combine alors deux types d'analyse du langage, résumées dans l'expression « analyse logico-grammaticale ». La première est issue de la première philosophie analytique, et consiste à traiter « pervers » comme un prédicat au sens logique du terme, c'est à dire comme une fonction « x est pervers » qui permet de produire des énoncés vrais ou faux sur certains objets du monde à laquelle on l'applique (lorsque l'on remplace la variable « x » par un objet individuel, comme « L'assassinat et le dépeçage de Paul par Pierre »). C'est ce qui fonde l'affirmation selon laquelle « pervers » est bien un concept, et pas juste une notion ou une idée. La seconde méthode est inspirée du second Wittgenstein. C'est l'analyse du langage ordinaire à proprement parler, qui, en étudiant les variations de l'usage de « pervers » dans nos phrases, permet d'identifier les règles immanentes de cet usage. La combinaison de ces deux méthodes permet alors de déterminer quelle est la grammaire logique de la perversion : non pas la grammaire que l'on apprend à l'école, mais la manière dont un concept fonctionne réellement dans le langage, lorsque nous l'employons dans son contexte. Mais une telle entreprise ne se limite pas à décrire et à constater ces modalités d'usage : elle permet aussi de formuler des critères de distinction entre les usages rationnels (i.e. conforme à la grammaire logique) d'un concept, et ses usages irrationnels. Autrement dit, elle fonde la possibilité d'une *critique* de la perversion. En prenant à bras le corps cette logique de la perversion, Pierre-Henri Castel nous conduit alors à un résultat inattendu : la perversion est d'abord une question de philosophie de l'action et de philosophie morale et non de

psychologie - et encore moins de sexualité. Et comme il le martèle, nous voilà alors désencombré de trois positions traditionnelles quant à la perversion, ce qui permet d'envisager de traiter rationnellement le problème du mal.

Les deux premières positions sont des variations de la thèse faisant de la perversion une disposition intrinsèque à certains sujets.

(1) Les thèses naturalistes qui font de la perversion une disposition qui serait, d'une manière ou d'une autre, la cause de certains actes dont nous disons qu'ils sont pervers (la version psychologique de ce naturalisme est celle à laquelle nous sommes le plus habitués, mais il en existe aussi d'autres versions, neurocérébrales par exemple - le « cerveau des pervers »)

(2) La métaphysique du mal et du sujet pervers (dont une des versions est psychanalytique)

La troisième est propre aux analyses (de type socio-politique) qui pensent la perversion selon le schème de la déviance (3) C'est le relativisme.

Pour préciser, voici, en trois points, les conclusions les plus originales et radicales :

1. L'analyse logico-grammaticale renverse l'ensemble des conceptions traditionnelles de la perversion car elle permet de réfuter toute possibilité d'en parler comme une disposition intrinsèque au sujet (il y aurait des sujets pervers, qui le seraient parce qu'ils sont pourvus d'une qualité, d'une certaine disposition, que nommerait la perversion, et que les sciences médico-psychologiques et humaines pourraient positivement décrire). Encore mieux : elle permet de montrer que ce à quoi s'applique le prédicat « pervers » (autrement dit, les usages premiers de « pervers »), ce ne sont pas des individus : *ce sont des actions* (« pervers » vient en réalité moduler des verbes d'action, et fonctionne comme un adverbe ou une locution adverbiale « A a agi avec perversion » ou « perversément »). Et les usages substantifs de « pervers » (qui nous amènent à qualifier des individus de pervers) sont dérivés de cet usage adverbial, dans certaines contextes et certaines conditions (l'agir pervers nous conduit à poser ou supposer un sujet pervers). Personne n'avait jamais soutenu une telle thèse (bien que des analyses analogues aient déjà été proposées pour d'autres objets, notamment l'inconscient chez Bouveresse). Elle conduit Pierre-Henri Castel à une conclusion - qui n'est paradoxale qu'en apparence - quant au statut existentiel des individus pervers qui est, à mes yeux, une des plus intéressantes du livre : si « pervers » s'applique à des actions, et pas aux auteurs (c'est à dire aux sujets) de ces actions, *cela signifie qu'il n'y a peut-être jamais existé dans le monde d'individu pervers*. La distinction, classique en philosophie de la logique et qui remonte à Frege, entre sens et dénotation (ou référence) fonctionne ici : il n'y a peut être aucun objet qui instancie la proposition « X est un pervers » (c'est à dire qu'il n'y a aucun individu, dont on puisse affirmer de manière vraie « il est pervers »), sans pour autant que cela ôte le moindre *sens* au prédicat « pervers » - de la même manière que l'expression « l'actuel Roi de France » est dotée de sens, mais n'a pas de référence. Mais si désubstantialiser par l'analyse adverbiale le « pire que mal » que nomme la perversion, c'est dire que « pervers » a un sens, alors cela permet, sans paradoxe aucun, de produire un concept positif du mal qui n'est plus pensé sur le mode du défaut ou de la simple négation du bien. Pierre-Henri Castel va encore plus loin, puisque que cette distinction de nature logique entre sens et référence, il la déplie à travers l'analyse grammaticale en offrant une vision très fine de ce qui se joue non seulement logiquement mais aussi dans l'expérience de l'agir pervers. Car si agir pervers il y a, il ne prend sens que sur une scène intersubjective ; et dans cette interaction se déploie un jeu d'entre-suppositions où nous ne pouvons jamais que *poser et supposer* un *auteur* pervers derrière les actes que nous qualifions de pervers, cette supposition étant elle-même une nécessité interne à la logique de la perversion - ce qui, par la bande, rend compte de notre « biais cognitif » à penser la perversion comme disposition intrinsèque d'un sujet.

2. Second renversement, qui réfute non plus les théories naturalistes sur la perversion, mais toute métaphysique du sujet pervers en tant que doué d'une volonté perverse (dont la théologie, mais tout autant la psychanalyse, auraient déployé une des variations) : non seulement on n'a pas besoin d'affirmer l'existence d'un sujet pervers pour donner du sens au prédicat « pervers » (car il peut y avoir de l'agir pervers sans sujet pervers), mais on peut aussi, en conséquence, se débarrasser de l'idée d'une « volonté du mal » (qui suppose un sujet) pour caractériser la perversion. Ici encore, le renversement de perspective est patent, et les implications de taille. Je pense à la manière dont Pierre-Henri Castel montre que c'est à la seule condition de se débarrasser de la volonté du mal que l'on peut analyser sans contradictions les institutions perverses, et rendre compte de leur possibilité, de leur existence, et des modalités par lesquelles elles peuvent justement être dites « perverses ». Il me semble que par là, c'est tout une série de questions posées par les historiens et la psychologie sociale sur le « mal banal » et pourtant absolu dans les institutions totalitaires, concentrationnaires, etc., que l'on pourrait reposer à de nouveaux frais.

3. Troisième renversement consécutif à la méthode logico-grammaticale : Pierre-Henri Castel se dégage du schème jusqu'ici omniprésent dans les analyses critiques de la perversion, celui de la normativité et des normes. Partir du substantif « perversion » menait systématiquement à interroger le rapport de la perversion à la norme, puisque par définition, la perversion est déviation. Mais si, en réalité, c'est bien l'usage adverbial appliqué à des verbes d'action qui prime sur le substantif, si c'est « pervers » qui prime sur « perversion », alors nous n'avons plus besoin de penser la perversion en relation à une quelconque norme dont elle nommerait l'écart, ce qui conduit au dépassement de deux types de positions philosophiques traditionnelles (1) Si le concept de perversion est indépendant de la déviance sociale ou morale, alors la tradition de pensée sociopolitique de la déviance (sociologique mais aussi foucauldienne) est dépassée. Le relativisme est par là évité - penser la perversion en relation à la déviance, c'était en effet affirmer qu'en matière de pervers, tout est relatif, puisque la déviance est par définition déviance des normes (sociales, morales, juridiques) et que ces dernières sont toujours elles-mêmes historiquement et culturellement relatives. (2) La seconde position qui est dépassée est celle qui fait de la figure du pervers un transgresseur des normes, dès lors dépendant des normes, présente au XXe siècle dans les théories littéraires et psychanalytiques (Pierre-Henri Castel la critique dans le second essai, mais elle peut tout aussi bien être déboutée grâce aux conclusions du premier). L'implication en est essentielle pour la philosophie morale. Car le pervers transgresseur restait finalement toujours le « petit pervers », celui qui a besoin de la norme pour pouvoir agir sa perversion, et échoue donc toujours. Mais si la perversion n'a plus rien à voir avec la norme, si elle en est complètement indépendante, l'expérience morale perverse se voit rendue toute sa densité - ce que démontre parfaitement *Sade à Rome*. On retrouve alors, entièrement déployée et fondée, l'intuition d'Henri Ey dans son étude numéro 13 dédiée à la perversion, dans laquelle il distinguait clairement le pervers déficitaire (dans la tradition psychopathologie remontant au moins à Dupré) de celui qui agit le mal et même *construit*, comme Sade, un univers tout à fait original du Mal. Celui-là, nous disait Ey, est un authentique créateur duquel la psychopathologie n'a rien à dire. En d'autres termes, ce que nous permet de penser Pierre-Henri Castel, *c'est que des pervers, il n'y en a jamais de petits*.

(2) Après les implications philosophique de la méthode, le second point sur lequel le travail de Pierre-Henri Castel renouvelle notre appréhension de la perversion engage sa capacité à rendre compte de l'expérience ordinaire du mal tout autant que de l'expérience clinique de la perversion (notamment la clinique expertale). Cette capacité repose elle aussi sur l'attention portée au langage ordinaire et donc aux contextes concrets dans lesquels nous mobilisons le prédicat « pervers ». Je pense en particulier à la description de la scène intersubjective de la perversion, traversée par des

jeux d'entre-supposition mutuelle entre l'auteur pervers (supposé) et sa victime, qui octroie à la scène de l'interaction en son entier une tonalité « paranoïaque » que chacun peut reconnaître dans certaines de ses expériences ordinaires. Mais bien plus, et de manière imprévue, Pierre-Henri Castel nous donne grâce à la grammaire logique les moyens de fonder une toute nouvelle clinique de la perversion et d'en redéfinir des critères originaux, rompant avec la clinique classique des espèces de perversions sexuelles telles que nous la connaissons. Critères, qui plus est, complètement incarnés, puisqu'ils ne sauraient prendre sens que dans la scène intersubjective de l'agir pervers et donc dans la relation entre le clinicien et l'individu - je pense en particulier au contexte de l'expertise. On ne saurait dès lors ignorer la portée profondément pratique, et même politique, de l'analyse conceptuelle à travers cette question de la clinique expertale de la perversion qui affleure bien souvent dans le texte.

(3) J'en viens maintenant à la complémentarité des deux essais, qui, ici encore, n'apparaît en pleine lumière qu'au lecteur qui s'engage dans cette oeuvre exigeante. Cette complémentarité n'est pleinement compréhensible que si l'on prend la mesure de la radicalité, encore, de la lecture de Sade que propose Pierre-Henri. Car ce qui la fonde, c'est bien la volonté de « *penser avec Sade* », c'est-à-dire de prendre Sade au sérieux non comme romancier, mais bien comme *philosophe moral* qui était une contre-éthique rationnelle (c'est à dire l'indéfinie possibilité d'un agir pervers) sur une ontologie du mal. Et cette philosophie a tout autant de consistance et de pertinence que les celles qui l'ont précédée ou lui étaient contemporaines, de Malebranche aux matérialistes). C'est donc le projet du premier essai, fonder la possibilité d'une pensée rationnelle du Mal, qui appelle comme complément une lecture philosophique et éthique de Sade. Par une autre méthode que l'analyse conceptuelle, celle, en apparence plus classique de la lecture critique des textes et l'histoire de la philosophie, Pierre-Henri Castel prend ici encore le contre-pied radical de toute une tradition devenue vulgate, celui du Sade purement littéraire, et dégonfle une autre baudruche : la baudruche Sade construite au XXe siècle, ce mythe esthétique de la déraison et de la transgression par le langage et du langage, dont on peut trouver l'origine chez les surréalistes. Il faut espérer que *Sade à Rome* fera date ; car, si c'est un effet de bord, ce n'est pas son moindre mérite que de démonter cette agaçante fiction qui a fait de Sade une figure branchée prisée des transgressifs de salon. Je dois dire qu'à moi, cette analyse s'est imposée comme une évidence, et a permis de donner corps et d'éclairer une série d'intuitions quand à l'oeuvre sadienne. Le travail rigoureux et complexe auquel Pierre-Henri Castel s'est livré permet de rendre la pensée-Sade enfin compréhensible *en tant que pensée* et rendre justice à sa cohérence et à sa rationalité dans son contexte philosophique (je pense en particulier aux problèmes de la causalité et de la liberté au XVIIIe siècle, et à la manière dont Malebranche et l'épicurisme sont mobilisés afin de montrer que les apparentes incohérences et bizarreries du système sadien n'en sont pas, mais relèvent au contraire d'emprunts philosophiques dont la finalité est de rendre possible une ontologie du mal pour laquelle la jouissance a sa place dans le réel). Mais cet exercice, si érudit soit-il, ne vaut pas pour lui-même, ou simplement comme instrument de polémique avec les images d'un Sade purement transgressif. Et c'est là où loge la raison de la profonde complémentarité des deux essais. Car *Sade à Rome* ne fonctionne pas autrement que comme l'application et la démonstration de la validité des analyses formelles de *Pervers, analyse d'un concept*. C'est une *expérience de pensée morale* sur le « pire que mal » *que l'on n'a pas besoin de construire parce qu'elle existe déjà, si tant est que nous sachions la déchiffrer*. Tour de force donc, puisque ce qui aurait pu rester un exercice classique d'histoire de la pensée, avec ses effets de distanciation historique, nous permet de penser de l'agir pervers et du mal dans *notre* monde à nous (j'insiste volontairement), contemporains. En témoignent les dernières pages de l'ouvrage où Sade apparaît authentiquement comme notre *prochain*, pour paraphraser Klossowski, et ce au sens le plus strict du terme : l'image de notre avenir possible, et même

probable. Car il ne faut pas lire ces dernières pages comme un essai de « morale-fiction » (en un sens analogue à la science-fiction) desquelles nous pourrions nous délecter avant de retourner vaquer à nos occupations. Elles sont tout aussi consistantes et rationnelles que le Sade que Pierre-Henri Castel nous donne à lire, qui en est la vérité, rien de moins qu'une anticipation rationnelle de notre destin moral dans sa dimensions tragique, fondée sur une série de données actuelles touchant tant à l'économie qu'à la politique et aux écosystèmes.

(4) Enfin, dernier point de radicalité qui s'annonçait déjà dans l'histoire longue de l'obsessionnalité et du contrôle de soi que Pierre-Henri Castel nous a récemment donnée à lire : la fondation d'un véritable *programme de recherche* anthropologique, celui d'une anthropologie du mal au sens le plus strict du terme « anthropologie » : une analyse des relations possibles que l'homme peut entretenir au Mal, logiquement limitées en nombre et en qualité (le mal vient d'un agent extérieur : cultures de la persécution ; le mal est intérieur au sujet : culture de la culpabilité ; le mal est dans le monde lui-même, il en est le Réel : « métaphysique(s) cannibale(s) »), et de leurs variations dans des contextes historiques et culturels. *Pervers, analyse d'un concept* en explicite les raisons et en fonde la possibilité formelle : puisque le prédicat « pervers » endosse une fonction logiquement nécessaire pour le langage et la pensée du Mal, à savoir nommer ce qui est « pire que mal », on peut et on doit parler rationnellement du Mal absolu qui appartient à toute expérience et tout langage du mal dont il est l'horizon. *Sade à Rome* en est une réalisation et un exemple, et lui octroie un contenu : voilà réalisée, au moins dans un monde fictif, et peut-être, un jour, dans un monde réel qui ne serait pas sans rappeler celui des cannibales amazoniens de Viveiros de Castro, une des variations possibles de la relation que l'homme peut entretenir au mal dans le monde. Voilà qui permet d'échapper radicalement au relativisme, sans tomber dans un quelconque « X-centrisme », et de comprendre pourquoi un maître romain qui sodomise son jeune esclave ne *peut* pas être pervers (pour reprendre cet exemple que Pierre-Henri Castel mobilise à plusieurs reprises) - alors qu'il est bien possible que, dans notre monde, certains adultes prenant des bains avec leurs enfants agissent réellement de manière perverse (l'exemple est cette fois de Ian Hacking).

Questions :

Mes trois premières questions sont des demandes d'éclaircissements.

Les deux premières portent sur la clinique.

(1) Vous maintenez de facto un discours sur les « pervers » dans notre monde, essentiel pour la clinique, et en particulier la clinique expertale. Mais comment continuer à parler « des » pervers comme une réalité somme toute empirique et avec des effets pratiques importants, si le substantif « pervers » n'est qu'une idée régulatrice pour notre philosophie de l'action (puisque en réalité, « pervers » ne ferait que modéliser des actions dont le caractère pervers de l'auteur n'est jamais que supposé, et que, peut-être, il n'y a jamais eu que des individus méchants, mais jamais de pervers) ?

l'usage commun que nous faisons du terme « pervers », et non comme un substantif, mais bien un adjectif - non pas d'abord « il est pervers », mais « c'est pervers », ce qui signifie « c'est pire que mal » (lorsque nous disons « c'est pervers », nous désignons des actions dont il n'est ni suffisant ni satisfaisant de dire qu'elles sont « méchantes », « mauvaises » ou même « barbares ». Dire « c'est pervers », c'est donc bien dire que c'est « pire que mal »). Et cette première opération conceptuelle contient déjà en germe toutes les autres, puisqu'elle revient à désubstantialiser d'emblée la

perversion, c'est-à-dire à ne pas la traiter comme une « chose » ou une qualité intrinsèque (une disposition) de certains individus.

si « pervers » s'applique à des actions, et pas aux auteurs (c'est à dire aux sujets) de ces actions, *cela signifie qu'il n'y a peut-être jamais existé dans le monde d'individu pervers.*

si agir pervers il y a, il ne prend sens que sur une scène intersubjective ; et dans cette interaction se déploie un jeu d'entre-suppositions où nous ne pouvons jamais que *poser* et *supposer* un *auteur* pervers derrière les actes que nous qualifions de pervers, cette supposition étant elle-même une nécessité interne à la logique de la perversion - ce qui, par la bande, rend compte de notre « biais cognitif » à penser la perversion comme disposition intrinsèque d'un sujet.

Autrement dit, comment concilier l'analyse conceptuelle et les réquisits pratiques de la clinique ? Il me semble qu'affirmer que cette supposition est logiquement et anthropologiquement nécessaire (en raison de la scène intersubjective inhérente à la perversion d'une part, et de la nécessité que nous avons, en raison des embarras de l'agir, de projeter un agent qui soit toujours auteur de ses actes et qui parvienne à toujours réaliser ses intentions de l'autre) n'est pas suffisant pour continuer à fonder et légitimer l'usage assertif de « X est un pervers », en particulier dans des contextes où un tel énoncé engage des conséquences pratiques extrêmement lourdes pour les individus.

(2) Ma seconde question s'inscrit dans la continuité de la première, et porte sur les catégories cliniques traditionnelles de perversion. Dans le premier essai, vous affirmez que l'on pourrait les refonder, ou retrouver leur pertinence à partir de l'analyse adverbiale. J'ai un gros doute sur ce point et sur la cohérence de l'entreprise (mon doute est exactement analogue à celui que peut soulever la volonté de Thomas Nagel de retrouver les catégories traditionnelles de perversions à partir d'un point de départ tout à fait distinct de la psychopathologie). Car si l'on vous lit bien, il semble que l'on n'ait plus besoin de cette vieille clinique de la perversion et de ses espèces, qui sont toutes sexuelles, puisque la sexualité n'est absolument pas là où se joue le problème. Qui plus est, votre analyse permet aussi de penser de la perversion dans des actions et des situations qui n'ont rien à voir avec le domaine couvert par cette clinique traditionnelle. Alors pourquoi vouloir les retrouver et les conserver, ces espèces ? Et comment ?

(3) La troisième question est plus philosophique : *quid* du statut de la 'volonté du mal' pour le concept de « pervers » ? Est-elle contingente au « pire que mal » (ce serait une des variations possibles du contenu que l'on peut en donner, comme le naturalisme en est une autre) ? Ou au contraire nécessaire ? Ce n'est pas évident à la confrontation des deux essais, ni même entre les conclusions tirées de l'analyse adverbiale et celles présentées dans l'introduction. Chez Sade, cette volonté est cardinale : ce qui fait l'agir pervers, ou la perversion de l'agir, c'est de *vouloir* le pire que le mal. Il semble aussi que vous endossiez cette thèse générale (p. 7). Mais dans votre critique de la théorie (d'inspiration psychanalytique) du sujet pervers via l'analyse adverbiale, on voit bien que la volonté du mal n'est pas nécessaire au concept de « pervers » - s'en passer, c'est même pouvoir rendre compte de l'existence d'institutions perverses sans contradiction ni incohérence.

(4) Et l'amour dans tout ça ? Dans ces essais, et plus particulièrement à la fin de *Sade à Rome*, vous esquissez une pensée de la jouissance non comme qualité subjective de l'expérience (ce à quoi la science moderne a réduit cette jouissance), mais comme réel, liée à une des variations possibles du rapport des individus au Mal et à la mort. Dans une autre série d'analyses que vous avez dédiée ces dernières années à la perversion, une question omniprésente et lancinante revient : celle de la relation entre la perversion et l'amour, que ce soit chez Sade ou chez les « grands pervers ». Or, intuitivement, on tendrait plutôt à opposer l'amour, cette forme exemplaire de l'intersubjectivité, à la perversion, comme le fait Franco de Masi. Et dans la scène intersubjective de la perversion que

vous décrivez, il n'a pas sa place. Comment rendriez-vous compte de ce lien entre l'amour et la perversion (et de quel amour s'agit-il) ?

A ces questions, j'ajouterai pour terminer une objection de taille à l'encontre de nos trois analyses, et qui me semble pouvoir mettre en péril les approches et thèses que nous soutenons.

Si c'est essentiellement le problème du mal que pose la perversion, son lien à la sexualité est contingent. Deux formes de cette contingence peuvent être envisagées (un logicien plus doué que moi en logique modale sera sans doute plus précis).

- (1) La première, du point de vue de l'anthropologie dont Pierre-Henri Castel a posé les structures. En ce sens, ce qui est nécessaire, c'est l'horizon logique du « pire que mal » pour toute pensée et tout langage du mal. La contenu que l'on donne à ce « pire que mal » est variable, en fonction du type de réponse anthropologique que des sociétés humaines peuvent donner à la question du mal dans le monde - et le nombre de ces solutions est logiquement limité, en raison des contraintes fixées par le problème lui-même. Dans la série de ces réponses possibles (le mal vient d'un agent extérieur : cultures de la persécution ; le mal est intérieur au sujet : cultures de la culpabilité ; le mal est dans le monde lui-même, il en est le Réel : « métaphysique (s) cannibale(s) »), nulle part la sexualité n'apparaît comme un terme pertinent. En ce sens, il est contingent, c'est une des variations culturelles et historiques possibles (naturaliste et psychologique) d'une des variations possibles de la réponse au problème du mal (celle pour laquelle le mal est intérieur, « dans » les individus).
- (2) Néanmoins, d'un autre point de vue, plus local, on pourrait envisager cette contingence comme une forme de nécessité : au sens où à un moment donné, l'ancrage de la perversion dans la sexualité apporte une solution au problème du mal pour des raisons historiquement déterminées que l'on peut identifier et décrire.

Mais si le lien entre la sexualité et le mal est contingent au sens (1), cela signifie que l'ensemble des conceptions modernes et contemporaines qui ont lié la perversion et la sexualité du milieu du XIXe siècle à aujourd'hui sont passées à côté du problème, qu'elles sont, en somme, non seulement erronées, mais irrationnelles (elle reposent sur des principes incohérents, et n'ont fait que se prendre aux pièges des mauvais usages de « perversion »). Or, une telle affirmation me semble aussi irrecevable méthodologiquement que celles qui imputent la persistance des théories sur la perversion sexuelle jusqu'au début du XXIe siècle à une quelconque « inertie des mentalités », ou au conservatisme moral (je pense aux affirmations d'Arnold Davidson sur les *Trois essais* de Freud : c'est parce que Freud aurait été victime d'une telle inertie qu'il aurait persisté à parler de perversion alors qu'il aurait sapé les conditions logiques de l'usage du concept). Il me semble au contraire que la prolifération et la persistance de discours analogues sur les mêmes objets sont l'indice qu'une culture se trouve face à un problème, ces discours étant des tentatives d'y répondre rationnellement.

Il n'y a que deux possibilités :

- Soit presque tout le monde s'est trompé au sujet de la perversion en pensant qu'elle avait essentiellement à voir avec la sexualité.
- Soit le lien entre sexualité et perversion comme problématisation du Mal n'est pas absolument contingent, et la sexualisation du Mal s'est imposée pour des raisons qu'il nous reste à décrire (et que je n'ai absolument pas décrites dans *Les déséquilibres*, où je ne fais qu'expliquer comment, mais certainement pas pourquoi nous en sommes venus à sexualiser le Mal de cette façon).